

Au commencement étaient les livres

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **77 (1989)**

Heft 1

PDF erstellt am: **17.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-278940>

Nutzungsbedingungen

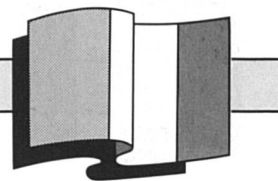
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



Au commencement étaient les livres

La librairie des femmes de Rome se situe Piazza Farnese, une des plus belles places de la ville, à l'enseigne proustienne du « Temps retrouvé » (« Al tempo ritrovato »); elle aurait pu s'appeler « Une librairie à soi », puisque le portrait de Virginia Woolf veille sur les rangées de livres impeccablement disposés, sur l'assortiment des revues, des journaux, de toute une production littéraire et intellectuelle savamment exposée à la gourmandise des visiteuses.

Les visiteuses vont et viennent, feuilletent longuement, discutent avec Maria-Luisa, la libraire, des dernières parutions ou d'autre chose, choisissent, achètent. C'est une librairie vivante, un lieu de communication, le seul lieu féministe de Rome, note Maria-Luisa, qui s'ouvre directement sur la rue.

FS — Depuis quand cette librairie existe-t-elle ?

ML — Depuis 1977. Nous l'avons créée à deux : moi, qui venais du mouvement, et une autre femme, qui était active dans un collectif de quartier. Nous y avons investi toutes nos économies. Pendant longtemps, nous avons été dans les chiffres rouges, mais nous nous en sommes sorties grâce à notre enthousiasme... et à une gestion très rigoureuse. J'avais fait un stage dans une autre librairie pour apprendre le métier. Aujourd'hui, je peux dire que je gagne ma vie — modestement, mais je gagne ma vie. Ma première associée ne travaille plus ici, mais je suis en train de former une autre femme.

FS — Comment se compose votre clientèle ?

ML — Je dirais qu'il s'agit pour 80 % d'une clientèle fixe et pour 20 % d'une clientèle occasionnelle. Il y a des femmes de toutes les sortes, y compris des ménagères inexpérimentées. La librairie est aussi un lieu de rencontre pour les lesbiennes.

FS — Et pourquoi toutes ces femmes viennent-elles ici ? Que cherchent-elles ?

ML — Ah, elles ne cherchent pas toutes la même chose. Il y a celles qui cherchent les livres, mais il y a aussi celles qui s'interrogent sur leur propre vie et qui cherchent, à travers les livres, un accès à la parole et à la liberté. Toute cette matière culturelle les attire et les effraie à la fois.

Quant à moi, je suis toujours disponible pour échanger, mais je refuse de faire du maternage. Je veux que cet endroit représente quelque chose.

Il y a aussi des femmes qui ne supportent pas de venir ici. Les « bourgeoises », pour utiliser un terme simplificateur. Pourtant, celles-là, elles supportent très bien tous les autres lieux de femmes, le coiffeur, les revues féminines... mais pas celui-ci. Et aussi celles que le contact avec la culture des femmes touche trop profondément, qui se sentent trop remises en question...



Maria-Luisa (à droite) avec une cliente devant l'entrée de la librairie.

FS — Tu n'as pas besoin de vendre des livres accrocheurs, style la méthode de Jane Fonda, pour arriver à tourner ?

ML — Ah non ! Tu ne trouveras pas ce genre de livres ici. Celles qui viennent ici du reste ne s'attendent pas à les y trouver.

Comme les autres clientes, j'ai fureté dans les rayons, et j'ai effectué un choix difficile entre tous les livres et revues que j'aimerais emporter. Malheureusement, j'ai surestimé mes moyens financiers, et après avoir gratté le fond de mon porte-monnaie je dois remettre une brochure en place, sous l'œil apitoyé de Maria-Luisa. Au moment de partir, je lui donne quelques numéros de *Femmes Suisses* que j'avais pris avec moi. Elle me demande : « Tu me les offres ? ». « Bien sûr ». Alors elle va reprendre la brochure à laquelle j'avais dû renoncer et elle la glisse affectueusement dans ma serviette.

Les intellectuelles et les autres

La production culturelle des féministes italiennes est impressionnante. Trop, peut-être...

L existe dans toute l'Italie plus de 100 centres de recherche et d'études sur les femmes, qui organisent quotidiennement débats, séminaires, cours et conférences. Des lieux comme la Librairie des Femmes de Milan ou le Centre Virginia Woolf de Rome sont de véritables creusets où s'élabore, à un rythme volcanique, la culture des femmes.

Bien qu'une seule chaire de Women's studies ait été créée officiellement, auprès de l'Université libre Luiss de Rome, la recherche féministe se pratique de manière plus ou moins souterraine dans la plupart des universités de la péninsule. Deux livres récemment parus en témoignent : *La ricerca delle donne : Studi femministi in Italia**, et *Gli studi delle donne nelle Università : Ricerca e trasformazione del sapere***.

La production intellectuelle féministe est impressionnante par son ampleur et son niveau, surtout dans le domaine de la théorie pure. La philosophie est la discipline reine, et ce n'est pas une question saugrenue que de se demander si on peut être féministe en Italie sans avoir lu toutes les œuvres de Luce Irigaray (la théoricienne française de la différence sexuelle) et tous les commentaires de ses interprètes italiennes.

De quoi est-il question dans tous ces livres, revues, brochures et journaux ? Eh bien, par exemple du pluralisme des opinions : constitue-t-il une richesse pour la pensée féministe, ou au contraire engendre-t-il une confusion et une incertitude qui en font un facteur d'appauvrissement ? Ou bien de la théorie de l'« affidamento », élaborée dans le cadre de la Librairie des Femmes de Milan*** qui prône la constitution de relations privilégiées entre femmes autour d'une « pensée forte » de la différence, au détriment d'une insertion égalitaire dans la société mixte.

Tout ceci est passionnant, mais on ne peut s'empêcher de se demander quel impact réel peuvent avoir ce genre de débats sur la condition des femmes italiennes.